

**1,17 EURO**

**Régis Debray**

**Association Médium** | « Médium »

2008/3 N°16-17 | pages 7 à 40

ISSN 1771-3757

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-medium-2008-3-page-7.htm>  
-----

!Pour citer cet article :

-----  
Régis Debray, « 1,17 euro », *Médium* 2008/3 (N°16-17), p. 7-40.

DOI 10.3917/mediu.016.0007  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Association Médium.

© Association Médium. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



## 1,17 euro

RÉGIS DEBRAY

---

Suite du pense-bête d'un médiologue zigzaguant, nez au vent, à travers images, lectures, faits divers et rencontres.

---

### LES VARIATIONS D'UN INVARIANT

L'excitant du médiologue : la périodisation du sempiternel par l'imprévu technique. Admettons pour invariant, du moins dans les sociétés chaudes, à écriture, la tendance à maximiser son avoir (quand j'ai dix, l'envie d'en tirer cent), moralement décriée comme « appât du gain », lucre, *greed*. Une histoire matérielle de la monnaie nous offre un principe balzacien de variation, comme pour les métamorphoses de la publicité, la scansion des supports : l'enseigne médiévale, le prospectus de 1800, le placard de 1900, la réclame de 1950, le spot de 2000. Ou bien, pour une histoire de l'arrivisme, la succession des leviers de la réussite sociale remaniant les stratégies matrimoniales du Rastignac éternel. Le jeune ambitieux arrive plus vite par les femmes, mais, au XVIII<sup>e</sup>, mieux vaut épouser un titre de noblesse, au XIX<sup>e</sup>, une dot, au XX<sup>e</sup>, une image (animatrice de télé ou top-modèle). L'ère nobiliaire, l'ère industrielle, l'ère médiatique, façonnent « le beau parti » le mieux adapté au bocal. Pour le cupide aussi, il y a des archétypes

techniquement déterminés : Harpagon, le thésaurisateur, Gobsek, l'usurier, Nucingen, le financier, Jérôme Kerviel, le trader, emblématisent la progressive dématérialisation du moyen de paiement : du louis d'or à l'écran électronique. L'outil trop négligé hypothèque à notre insu nos vices comme nos affaires de cœur. Amener au jour l'obscurité télécommande, c'est lever un tabou de la pensée morale.

Il y a des innovations, mais y a-t-il des créations ex nihilo ? On peut en douter. La monnaie est née dans le monde grec, en Lydie, vers le VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Il existait déjà, depuis un millénaire ou deux, des moyens d'échange, couteaux ou haches en fer, et un étalon de valeur, le bœuf, parce que le commerce en avait besoin. S'il n'y avait pas continuité dans le changement, les caractères, les comédies du passé seraient devenus pour nous du chinois. Quand La Bruyère croque Périandre, l'extravagant fermier général contemporain de Louis XIV, on voit et entend le flamboyant publicitaire, le bronzé-toute-l'année contemporain de Sarkozy. De quand et de qui, le sombre diagnostic suivant ? « L'immense catastrophe financière de ces temps derniers vient de prouver d'une façon définitive (ce dont on se doutait un peu, d'ailleurs, depuis pas mal d'années) que la probité est en train de disparaître. C'est à peine si on se cache aujourd'hui de n'être point un honnête homme, et il existe tant de moyens d'accommoder la conscience, qu'on ne la reconnaît plus. Voler dix sous est toujours voler ; mais faire disparaître cent millions n'est point voler. Des directeurs de vastes entreprises financières font chaque jour, à la connaissance de la France entière, des opérations que tout leur interdit, depuis les règlements de leurs sociétés jusqu'à la plus vulgaire bonne foi, ils ne s'en considèrent pas moins comme parfaitement honorables. Des hommes à qui leurs fonctions et le mandat qu'ils

ont, et les dispositions mêmes de la loi, interdisent tout jeu de Bourse, sont convaincus d'avoir trafiqué sans vergogne, et, quand on le leur prouve, ils font en riant un pied-de-nez, et en sont quittes pour aller manger en paix les millions que leur ont donnés des opérations illicites ! » Réponse : non pas de 2008, après la déconfiture de la Société Générale, suite aux galipettes électroniques d'un *wonder boy*, mais de 1882, après la débâcle de l'Union générale, après des émissions d'actions factices. Cette semonce n'est pas un édito d'Éric Fottorino dans *Le Monde* mais d'Émile Zola dans *Le Gaulois* (14 février 1882). Disons que, à instinct sexuel égal (l'invariant), le trader fou est à l'agioteur indélicat ce que le pornographe est au polisson.

Qui a mieux décrit l'inversion du réel et du virtuel que nous croyons propre à la nouvelle économie financière ? Le fils d'une rempailleuse de chaises. En 1914. « L'instrument est devenu la matière, et l'objet est le monde... C'est un cataclysme aussi nouveau, un événement aussi monstrueux que si l'horloge se mettait à être le temps, et le nombre avec son arithmétique se mettait à être le monde compté » (Charles Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes*).

Quand on entend « nouveau », traduire : « renouveau ». Émergence, résurgence. Rupture, enchaînement. Et ainsi de suite. On ne fait que prendre la suite. Et ce n'est que dans les feuilletons qu'on peut dire « suite et fin ». Pas dans les conduites du mammifère bipède, le prédateur omnivore des savanes.

Peut-être en va-t-il de l'argent comme de l'art : se transforment tout le temps, ne progressent jamais. D'où leurs accointances.

## LES SIGNES EXTÉRIEURS

Le crêpe des veuves, la coiffé de Bretonne, la cornette de la sœur, la soutane du curé, la capote du troufion, la vareuse de l'officier, la tenue des lycéens à casquette avec palmes d'or brodées sur le revers : qui remarque la disparition des uniformes d'état ou de fonction sur nos trottoirs ? Julien Gracq m'en parlait avec une tendresse et un regret non dissimulés en évoquant ses sorties d'écolier pensionnaire à Nantes, vers 1920. Quel professeur d'université aujourd'hui ose l'épitoque et la toque ? Le col blanc déteint sur le bleu et la blouse blanche n'est tolérée qu'intra muros, à l'hôpital ou dans les pharmacies. Il y avait, jusqu'à la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, plus d'une manière de sortir de l'anonymat et de gagner l'estime de soi et des autres. Valorisant les grades, décorations et reconnaissances aux actes de bravoure, la guerre ou la menace de guerre relativisaient les prestiges du portefeuille et du haut-de-forme. Du maréchal au garde champêtre et du mérite agricole à la couronne civique en passant par la distribution de prix au lycée et le tableau d'honneur, toutes ces petites noblesses viagères ou saisonnières que réservaient aux obscurs les corps constitués relativisaient bon an mal an les signes extérieurs de richesse. Il y avait, en dehors du Comité des forges et des deux cents familles, et leur faisant la nique de loin, une gamme de dignités plus ou moins dérisoires, tout un jeu d'écartes subtils permettant au sans-grade – sans train de vie – d'indemniser l'ego. Face aux gros, les petits avaient leurs grandeurs à eux, spéciales, imprenables. Celles qu'on ne mentionne plus aujourd'hui que dans les avis de décès du *Monde* ou du *Figaro* (chevalier de l'ordre national du Mérite, officier des palmes académiques, commandeur des Arts et Lettres) et qui nous font sourire, de tristesse. Quand l'argent pénètre dans tous les recoins de l'existence, plus d'interstices pour ces médailles en chocolat. Depuis qu'on ne mène plus les

hommes avec des hochets, la hiérarchie des conditions s'est brutalement simplifiée. Exister, c'est vendre et acheter. Fin des dédommagements fictifs. La même toise pour tous, le degré de réussite matérielle, ostentatoire et chiffrée, et un seul ordre de chevalerie enviable, le *people*.

Avec la décrépitude des colifichets honorifiques, le fric devient la seule médaille pour de vrai. Plus de concurrents. Le flouze n'a plus personne en face. Ses rivaux, courage, savoir, abnégation, travail, ont été relégués en coulisses. Ne contribue pas peu à son insolent soliloque sur la scène sociale l'engrondissement des marques, ne serait-ce que le trait rouge à la boutonnière, de feu la méritocratie républicaine. Ainsi que notre somme toute récente indifférence aux distinctions décoratives (peau d'âne, diplômes, médailles, rubans), désormais si proliférantes et anodines qu'elles en perdent tout attrait et même visibilité (quiconque passé cinquante ans n'a pas sa légion d'honneur – dans nos milieux du moins – laisse deviner un casier judiciaire chargé, sinon une assez sérieuse affaire de mœurs). Un optimiste peut toujours se féliciter de cette nouvelle indistinction démocratique. À condition d'ajouter : « L'échelle des revenus, c'est l'échelle des valeurs, et je n'en veux plus d'autre. Une seule unité de mesure, un seul objectif dans l'existence : le compte en banque. Vous verrez, ça simplifie la vie... »

## JOIES ET DOULEURS DU RAPIAT

L'épais bruissement des coupures, la sournoise palpation des liasses où le grenu au soyeux se marie sous le pouce, n'ont rien perdu de leur charme. Ils ont même, avec la carte bleue, gagné en sensualité. Qui dira notre bonheur physique, à la fin de l'interview filmée au Japon, quand le journaliste nous

remet en rougissant, avec force excuses et inclinations de buste, une belle enveloppe de billets verts tout frais et lisses ? Il est des pays de cocagne où l'interviewé n'est pas salement reconnaissant, comme chez nous, mais proprement rétribué (la presse française, à ce régime, aurait depuis longtemps fermé boutique...). « Le délicieux tintement des écus », lui, a mal vieilli. Cette expression d'Henry James sonne faux. C'est devenu une métaphore, pour dire le plaisir révolu du sonnante et rébuchant, solidaire d'un temps d'espèces où circulaient napoléons et pièces d'argent. Cette jouissance entre chair et cuir n'a plus cours. Le petit porte-monnaie rond non plus. Ah ! l'odieux tintement des pièces jaunes ! « Gardez la monnaie, je vous en prie ! » : malgré, ou plutôt à cause de mon âme économe et besogneuse, chez le boulanger, ou au kiosque à journaux, je fais régulièrement cadeau de tout ce qui est au-dessous d'un euro à des détaillants qui ne m'en savent en général nullement gré. Les commerçants du quartier voient dans ce refus de la ramasse machinale un geste offensant de morgue ou de mépris, quand il n'y a là de ma part qu'une astuce tactique. La mitraille est mon ennemie intime. Pour plusieurs raisons. Par ordre de gravité croissante : esthétique, économique, psychique. 1/ Ça gonfle et déforme les poches. Disgracieux, agaçant surtout quand le costume est neuf ou sort du pressing. 2/ On en laisse toujours à son insu sur le canapé des copains, quand on leur rend visite au salon. Ils ne vous rappellent jamais pour vous le signaler. Je le sais parce que, de ces menues pièces encombrantes et sonores, j'en récolte un bon nombre chez moi et que, trop heureux, je ne rappelle pas. Cette dramatique déperdition de substance est liée à l'habitude enfantine (on a eu des culottes avant de porter des vestes) et faussement rassurante (oui, la cuisse le sent à travers le tissu, et chaque enjambée fait foi) de stocker son butin au fond des poches de pantalon, si souvent traîtresses quand on s'assoit

ou s'affale. 3/ Ferraille veut dire : billet cassé. Le tintement métallique au fond des poches, c'est le gong d'une défaite aux points, le signal ferrugineux d'un irrattrapable dommage (le beau billet de 10, 20 ou 50 euros qu'on ne reverra plus et dont il a fallu se défaire, faute précisément d'avoir eu de la monnaie pour faire l'appoint). Un glas, une toccata chagrine qui nous rappelle que tout fout le camp, inexorablement, l'équivalent général comme le reste. Encore qu'il y ait des jubilations inverses, soudaines, radieuses comme des trouées de soleil sous le crachin : retrouver dans la poche d'une vieille veste enfilée par hasard un gros billet miraculeux laissé là par inadvertance, grâce imméritée qui inonde les poumons, dilate les artères, nous fait sentir qu'il est à tout instant possible d'inverser le cours des choses, lequel à l'ordinaire nous fait passer du plus au moins, en tous domaines. Inutile de se donner le change : un biffeton monnayé est perdu corps et biens. Ça va filer tout seul, à des riens, et l'issue ne se fera pas attendre : de mon billet de 50 euros que j'avais empoché d'un air faraud en sortant de la maison et qui avait fait de moi, sous les dehors hypocrites du placide, un Crésus riant sous cape, ne me reste, une heure après, que dalle. Qui débite déboise. C'est pourquoi je réclame en tout paiement le chiffre rond. Quitte à arrondir ce qu'on me doit à la somme supérieure et ce que je dois au chiffre immédiatement inférieur. On ne se refait pas.

Quel est le sadique sagouin de la RATP – une crucifixion entre mille – qui a fixé le prix du carnet de tickets à 11,10 euros ? 8, 90 euros, ça ne se laisse pas de gaieté de cœur sur la cuvette métallique d'un guichet, face à une employée scrupuleuse et revêche qui appellerait la police si elle ne pouvait satisfaire au règlement : rendre la monnaie sur vingt. Force alors de rempocher la ferraille. Pour enclencher, dans l'heure qui suit, l'entropique grignotage,



l'insensible dispersion, déperdition via de petites bêtises (café, magazine, pain au chocolat, etc.) dont la seule perspective me remplit illico de morosité. Mettez-le une bonne fois à 15 euros, votre carnet de dix tickets, ce sera plus franc, et finalement, pour l'usager bonne poire, psychologiquement moins pénible.

Hier encore, j'ai dû négocier une baguette de campagne, valant 1,17 euro, à 1,16. J'avais juste la monnaie, par miracle. Sinon, il me fallait casser derechef un billet de 20 euros. Affligeant. « D'accord, la prochaine fois ce sera 1,18 pour monsieur », a fini par lâcher la patronne (à laquelle en avait, de guerre lasse, référé l'employée). Insolite magnanimité. Je dois à la vérité de dire que cette longanime et indulgente boulangerie semble végéter, contrairement au fameux M., à trois cents mètres de là, inflexible sur le centime, qui ne m'a jamais fait grâce du moindre sou, et dont la prospérité, logiquement, croît à vue d'œil (je l'ai désertée en signe de protestation).

1,17 euro, c'est comme 10 francs. Il y a vingt ans, la baguette était à 1,20 franc. Et potache, le dimanche, au coin des rues de Lubeck et de Longchamp, j'ai longtemps pratiqué l'éclair au café à 90 anciens francs. Années 50. Un Coca light, à présent, sur une terrasse, place Saint-Michel : 5,20 euros. En 1960, je déjeunais au même endroit pour ce prix-là. Étonnez-vous, ô ministres intègres, ô députés ascètes, à qui la buvette de l'Assemblée nationale fait d'évidence crédit, que le peuple ait voté non au référendum européen. Inconscients, nos politiciens. Ou ont-ils depuis été prévenus (par qui ? Assistant parlementaire, électeur au marché, cousin fauché ?) du prix des consommations en euro ? Preuve en est qu'ils nous coupent le sifflet. On approuve désormais les traités entre amis, tous gens qui ne vont pas au café, et

le Congrès se planque, voyez-vous cela, au château de Versailles. La baguette a triplé ? Qu'ils mangent de la brioche !

Au-delà de mille euros s'étend une zone impalpable et nébuleuse où le zéro en plus ou en moins m'indiffère royalement. Je ne discute pas le prix d'une maison ou d'une voiture. Cela devient abstrait et gazeux. Dans cette stratosphère, je perds pied – et la main.

PAUVRES RICHES...

Les rupins doivent-ils faire envie – ou pitié ? Dans nos sociétés repues, à forte espérance de vie, plus menacées d'embouteillage et d'obésité que de famine et de rapines, les titres à la commisération augmentent de jour en jour. Nous ne sommes pas en haute Égypte ni au Sahel...

« Je n'aime pas les riches », a lâché un jour un leader socialiste de chez nous. Sans doute une imprudence, à l'heure et dans un pays où l'*enrichissez-vous* fait norme et mirage, à gauche comme à droite, et où le pêcheur de l'île de Ré paie l'impôt sur la fortune. On est toujours le riche de quelqu'un, et j'aurais mauvaise grâce, bourgeois et homme de lettres, de vouloir jouer au déplumé. J'ai la chance de gagner assez bien ma vie par ma plume pour ne pas trop penser à l'argent que je gagne et dépense (en gros, pas en détail) – insouciance ou négligence qui font le tranquille bonheur des gens aisés. N'empêche que moi non plus, d'instinct, comme M. François Hollande, et malgré mes connivences sociales (à défaut d'affinités morales) avec une gauche caviar gorgée d'éthique et intraitable sur les droits de l'homme, je n'aime pas les riches à millions. Un

reste catho, sans doute. Sans aller jusqu'au chameau de l'Évangile selon saint Matthieu, sans voir l'Antéchrist dans le livret de la Caisse d'épargne, comme Péguy à la fin de sa vie, sans cultiver, comme Léon Bloy, la mystique de la pauvreté, on m'a tout de même appris dès ma plus tendre enfance qu'il y a des choses dont on ne parle pas à table, ni au salon, et que les grands argentiers sont aux grands hommes ce qu'était l'économiste du lycée Janson-de-Sailly à monsieur le proviseur, personnage considérable. Ou, si l'on préfère, le Turcaret de Lesage à Jean-Jacques Rousseau, ou Rothschild à Napoléon.

Il y a de la posture, reconnaissons-le, dans ce « je n'aime pas les riches » assez conformiste, comme la haine des bourgeois chez le bobo. Chacun sait qu'il en est de fort respectables, le mot est faible, plutôt, il est vrai, parmi les anciens que chez les nouveaux riches. Je le sais pour en avoir moi-même rencontré, de ces mécènes discrets et désintéressés, jusqu'à l'anonymat. Si je ne veux pas mentir, il me faudrait rectifier le propos : je n'aime pas qu'une société mette autant à l'honneur la richesse, ou encore, et pour plus de probité : je ne m'aime pas aimant les riches.

Et puis que ferais-je de plus, plein aux as ? Des voyages à Tahiti, des croisières aux Seychelles ? C'est devenu si commun. Aussi vulgaire que le franglais. Les grands restaurants ? Le service n'en finit pas, le bruit de fond parasite, paralyse la conversation, et on en sort patraque une fois sur deux. Un yacht ? Quelle casserole, et avec le mal de mer, déjà envie de vomir. Les top-modèles, les chanteuses et les actrices ? Passé l'âge, et puis on se fatigue. Une collection d'œuvres d'art ? Je n'ai pas le tropisme du bel objet ni le goût de chiner les bric-à-brac. Pons n'est pas mon cousin. Quelle aubaine finalement de

pouvoir s'éviter le Fouquet's et les copains de M. Sarkozy. Les riches, toujours stressés, se condamnent à une insécurité perpétuelle. Ils vivent chaque jour dans la peur – de se faire escroquer, kidnapper, cambrioler, coller, maître-chanter par un ou une éconduite, déshabiller par *Gala*, dénoncer par le fisc, épingler par la presse. Ah, les damnés de Neuilly et des Champs : je m'étonne qu'aucun humanitaire en vue ne fasse croisade pour les captifs des ghettos du Gotha.

Le seul attribut du richard qui peut donner des aigreurs au Parisien surveillé et canalisé, recru de PV et d'embouteillages, c'est la voiture avec chauffeur. Le dernier luxe, la rente qui me fait rêver. Parce qu'elle pare aux contredanses, autorise le travail continu, sans rupture de charge, et permet d'aller le soir au théâtre voir des pièces d'avant-garde, au fond de ces ténébreuses et labyrinthiques banlieues qui découragent d'avance le cycliste que je suis. Rien que pour s'éviter la sinistrose des temps morts, gaspillés dans les couloirs de la station Montparnasse ou Châtelet, sans lecture ni téléphonage possible – je comprends qu'on puisse faire des bassesses dans les antichambres élyséennes. Quand j'entends qu'un ami a été nommé président de ceci ou directeur de cela (les bons emplois à la disposition du gouvernement permettent de rejoindre les milliardaires sur la question stratégique du véhicule confortable, gratuit et toujours à portée de voix), mon premier mouvement, noble, est de compassion, aussitôt tempéré par un second, moins reluisant : « Le salaud, avec ses deux chauffeurs attitrés (trente-cinq heures obligent) et ses vitres fumées, il va gagner deux ou trois heures par jour sur le bipède ordinaire (distorsion de concurrence), plus dans les 1 000 euros par mois (tickets de stationnement et contraventions en moins). Injuste. Odieux. Pourquoi lui et pas moi ? »

Il faut bien un exutoire au moche. De loin en loin. Ça purge les vilains sentiments. Par le bas.

## HANDICAP CHRONOLOGIQUE

N'importe quel Français sexagénaire issu des classes instruites bénéficie d'une infirmité qui ne se reproduira plus de sitôt : avoir grandi dans un monde, celui des fonctionnaires et des professions libérales, où l'argent n'était pas une valeur. Et quasiment une antivaleur. Dans l'après-guerre, puissances et trônes étaient idéologiques. Le *big money* avait mauvaise presse, y compris les patrons de presse – seuls *Paris-Match* et, plus discrètement, *Le Figaro* donnaient à contempler la tête de MM. Boussac ou Dassault, les bals vénitiens du marquis de Cuevas, ou la pesée de l'Aga Khan sur sa fameuse balance. Cela existait, certes, mais n'était pas recommandable, et aucun type bien, aucune conscience, aucun écrivain – Cocteau mis à part, et les académiciens, les malheureux –, n'avait à frayer chez Maxim's. Chaque époque ses fastes – et sa pente fatale. Nos corruptions à nous étaient d'ordre politique.

Dans mon cas, la négligence envers ce qui est devenu l'universel noyau dur s'est prolongée de l'adolescence à la maturité, d'abord avec la situation du fonctionnaire stagiaire, rue d'Ulm, et ensuite avec l'engagement révolutionnaire. La rédemption des damnés de la terre baignait dans une certaine irréalité économique, et à La Havane comme à Bogota ou à Caracas, dans les années 60 et 70, un conspirateur professionnel était délesté de tout souci d'argent. Les « services » nous en donnaient en tant que de besoin. On logeait dans des « *casas de seguridad* », ponctuellement et anonymement approvisionnées. Et

pour partir en mission, si le trafic de drogue n'était pas encore à l'ordre du jour, les banques n'étant pas faites pour les chiens, le casse, en cas d'urgence, constituait un recours autorisé (quoique à ne pas ébruiter). Ensuite vint la prison : près de quatre années sans avoir à faire les courses, sans notes de gaz et sans quittance de loyer. Un ou deux ans au Chili dans des conditions assez voisines. En somme, je n'ai découvert l'avis d'imposition et les charges communes de l'immeuble, le « combien ça coûte, et à qui », le « comment vais-je pouvoir payer » – qu'aux abords de ma trente-cinquième année. Avec cet aggravant qu'au cours de mes études secondaires et supérieures je n'ai pas entendu la moindre initiation à l'économie. Aucun prof entre ma dixième et ma vingtième année ne m'a expliqué en quoi consistent un taux de change, une dévaluation ou une stagflation, et aujourd'hui encore la sicav monétaire et le compte à terme m'opposent une opacité de cunéiforme, parfaitement décourageante. Il y a des retards à l'allumage qui ne se rattrapent pas.

#### CUL PAR-DESSUS TÊTE

Et voilà que, mettant les bouchées doubles, l'Éducation nationale est passée de l'autre côté du cheval. Renversant. À en-tête du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Direction de la prospective, circule dans l'Académie de Grenoble la note suivante, adressée aux professeurs de philosophie (25 mars 2008) :

« Vous n'ignorez pas que l'enseignement de l'économie a été plus ou moins opportunément mis en cause par des acteurs du monde économique. Le ministère de l'Économie et des Finances, conscient des enjeux de la construction

d'une image positive des milieux de l'entreprise et de la finance contre certaines dérives actuelles, propose un projet qui s'articule aux conclusions du rapport Pochard, et qui serait susceptible de concerner dans un premier temps, à la fois les professeurs de SES et les professeurs de philosophie dans la mesure où il serait question des finalités de l'entreprise, mais aussi de toutes les activités commerciales et financières vers lesquelles se dirigent de plus en plus d'élèves au sortir du secondaire et d'étudiants au sortir des classes préparatoires, quelles que soient leurs filières initiales.

« Le ministère de l'Économie et des Finances propose un partenariat avec les établissements afin d'encadrer des activités en milieu scolaire visant à la réhabilitation de l'entreprise et à la revalorisation de l'enseignement des sciences économiques, tout en permettant à des intervenants extérieurs (chefs d'entreprise, membres des chambres de commerce et d'industrie, anciens élèves ou étudiants engagés dans les métiers de l'entreprise et de la finance, etc.) de donner une meilleure image de l'entreprise et de l'économie. Des sujets transversaux devraient y être abordés, justifiant ainsi un travail interdisciplinaire. Pour exemple : “ L'économie est-elle une science morale ? ”, “ Libéralisme et liberté ”, “ Peut-on envisager un capitalisme équitable ? ”, “ La finance, ses normes et ses valeurs ” [...]. Le cadre du café philosophique ouvert à la transversalité permettrait des échanges fructueux entre stagiaires, élèves, enseignants de SES et de philosophie, personnes-ressources désignées par l'inspection pédagogique régionale et le cas échéant par le ministère de l'Économie et des Finances qui, se préoccupant des questions susmentionnées, doit consacrer des crédits et des décharges de fonctionnaires aux questions de formation. L'essentiel dans cette entreprise serait de décloisonner des sphères qui ne se rencontrent jamais : celle de l'éducation

d'une part et d'autre part de l'entreprise et de la finance, trop ignorées par les programmes de l'Éducation nationale jusqu'alors. Il serait souhaitable que ce projet se mette en place dès la rentrée prochaine. »

Ionesco n'aurait pas pu inventer cela.

La classe de philo à la fin du secondaire constituait une survivance quasi exotique que l'Europe libérale ne pouvait sans déchoir laisser se perpétuer dans nos lycées. J'ai longtemps cru que notre anomalie scolaire serait un beau jour supprimée sans phrases. J'avais tort. On humilie d'abord, on tuera par la suite.

Dans les morceaux choisis du *Zeitgeist*, je confesse également une prédilection pour ce passage du discours-programme de notre ministre de l'Économie, des Finances et de l'Emploi (Assemblée nationale, 10 juillet 2008) : « Il suffit de se poster gare du Nord un vendredi soir, à l'arrivée de l'Eurostar ou du Thalys, pour comprendre que tous ces banquiers français partis travailler à la City, que tous ces exilés fiscaux réfugiés en Belgique, n'ont qu'une envie, c'est de rentrer vivre en France. À ceux-là, ainsi qu'à tous nos compatriotes qui cherchent les clés des paradis fiscaux, nous ouvrons nos portes. Nous leur disons : Revenez, ce n'est pas le purgatoire ici. »

Mais que font nos comiques ? Qui portera sur les planches cette tirade qui eût enchanté le regretté Octave Mirbeau (*Les affaires sont les affaires*) ?



## MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

Ayant trouvé une veine aurifère dans la haute montagne valaise, le brave Maurice Farinet décide de fabriquer et d'écouler dans son village des pièces en or véritable, après avoir constaté que les pièces qui ont cours légal contiennent plus de cuivre que d'or. Il est accusé de contrefaçon, poursuivi par les gendarmes, qui finissent par l'abattre. Telle est l'histoire aussi fâcheuse que facétieuse narrée par Ramuz dans *Farinet ou la fausse monnaie* (Grasset, 1932). Ce pourrait être une fable d'Ésope ou de La Fontaine.

La monnaie du contrebandier était plus vraie que la vraie par sa teneur intrinsèque, mais fausse car dépourvue de l'estampille officielle. La monnaie de la Confédération, considérée en elle-même, est fausse, mais c'est la seule « certifiée ». Parfaite métaphore du monde de l'information. Quand tous les mass media accréditent des bobards en enfant un fait ou en décuplant les chiffres de victimes (Kosovo, Timisoara, *Save Darfour*, etc.), quiconque tente d'introduire dans le circuit un peu d'exactitude sera réputé faussaire et provocateur. Le naïf et honnête montagnard n'en peut mais, c'est la plaine qui gouverne. La loi se fait en ville. La vérité, comme la synthèse, est toujours gouvernementale. C'est le certificat qui compte, et non l'expertise. Tout Farinet ne détrompe ses concitoyens qu'à ses risques et périls.

Ramuz le mal-pensant est au purgatoire. Il n'a fait là que scénariser les remarques célèbres de Valéry sur la structure fiduciaire qu'exige tout l'édifice de la civilisation. « Le pouvoir n'a que la force qu'on veut bien lui attribuer, même le plus brutal est fondé sur la croyance. On lui prête comme devant agir

en tout temps et en tout point la puissance qu'il ne peut, en réalité, dépenser que sur un point et à un certain moment. En somme, tout pouvoir est exactement dans la situation d'un établissement de crédit dont l'existence repose sur la seule probabilité (d'ailleurs très grande) que tous les clients à la fois ne viendront pas le même jour réclamer leurs dépôts. Si à chaque instant, à un moment quelconque, un pouvoir quelconque était sommé de produire ses forces réelles sur tous les points, ce pouvoir serait en tous ces points à peu près égal à zéro... » (*Variété*, Pléiade, I, p.1034). Le dangereux anarchiste que fut l'auteur de *Monsieur Teste* a gardé une meilleure réputation que celui de *L'Histoire du soldat*. Prestige dissuasif de l'immortel à bicornes...

#### LE GRAIN DE SABLE

Ce qu'une culture tient pour sacré peut se définir, à toutes fins inutiles, comme *ce qui n'est pas à vendre*. Ce qui n'est pas quantifiable, et donc intégrable à l'ordre de l'échange, par un calcul d'équivalences plus ou moins sophistiqué. Un lieu saint ne s'échange pas contre un autre. Un mètre carré de Mur occidental ne vaut pas un mètre carré de la Kaaba. Panique du système libéral quand il vient à buter (comme lors des négociations de Camp David, en 2000) sur de l'inaliénable et de l'inévaluable, en l'occurrence sur la question de savoir à qui appartient le mont du Temple ou l'esplanade des Mosquées, et quels seraient les termes d'un échange possible (donc d'une désintégration de ce qui fait l'intégrité morale d'un juif et d'un musulman). À cet instant précis, tout un échafaudage logique et diplomatique s'effondre, et les parties se séparent sur un constat d'échec dont elles peinent à rendre raison, tant le sujet échappe à la rationalité instrumentale, utilitaire ou mercantile.

Ce qui peut s'exprimer autrement : dans le flottement généralisé des valeurs, des paramètres et des fondamentaux, dans le culte compensatoire de la vitesse, du nouveau pour le nouveau, de l'hystérie permanente découlant, dans tous les domaines, de la perte de l'étalon ou de l'idéalité régulatrice, le besoin se fait sentir de trouver quelque part du fixe, du grave et du pérenne. Le cahoteux et chaotique marché tient que tout s'achète puisque tout se vaut, n'importe quoi pouvant trouver son équivalent dans un autre n'importe quoi. Sur un écran d'ordinateur, peut-être. Dans l'épaisseur émotionnelle d'une société, il s'en faut. Hélas, ou tant mieux (les deux peuvent se dire), tout bougisme suppose un centre de gravité (c'est le bon Dieu pour le sautillant Sarkozy, alors que le citoyen lambda attend plutôt du chef de l'État qu'il soit lui-même le point cardinal de la *gravitas*).

Il existe, en société de concurrence, une Bourse pour les promesses d'au-delà. L'indulgence papale valait bon à tirer sur le paradis. Il y a « un marché de Dieu », comme dit Philippe Simonnot, un jeu mobile et constamment relancé entre une demande et une offre de protection (« avec le Christ, aime dire le curé de Nazareth, on ne fait pas faillite »). Mais en aval seulement. En amont, le besoin qu'a un être éphémère et mortel de s'inventer, à titre de consolation ou de contrepoids, du non fluctuant peut être tenu, lui, pour un invariant inamovible. Pèlerinages, sanctuaires, hôtelleries et bondieuseries, jubilé, offrandes et dîmes, oui, le divin est aussi un business, et l'exposition de la dépouille mortelle du *Padre Pio*, en Italie, qui attire des centaines de milliers de dévots, en est un exemple assez comique. Les travaux de Simonnot sont convaincants, jusqu'à un certain point. Mais si une religion instituée peut être une bonne affaire, la religiosité, elle, ne relève pas de l'appât du gain. L'art aussi est un marché, et encore plus juteux

que le yoghourt ou l'eau minérale (60 % de marge pour le fabricant). Mais le Tintoret et Picasso ne se sont pas mis à peindre pour gagner des sous. On peut à bon droit voir dans l'avènement du monothéisme une mesure de rationalisation financière, une trouvaille d'épargnant (qui concentre sur un seul personnage les fonctions et attributs jusqu'alors éparpillés entre plusieurs). N'empêche que la croyance au Dieu unique a entraîné de considérables et absurdes gaspillages de biens, de vies et de temps, dont un calcul coûts/bénéfices aurait du mal à rendre compte.

L'intrusion exotique et assez souvent détonante du sacré dans le monde clos du tout marchandise éclaire, 1/ le peu de considération qu'a longtemps eu l'économie politique pour les souffles aspirants de l'ailleurs, et 2/ l'intérêt que peut leur porter en revanche un irrémédiable béotien en matière comptable.

#### UNE CURIEUSE ABSENCE

Dans *Les Lieux de mémoire*, le recueil dirigé par Pierre Nora, trois volumes dans « Quarto », à côté des paysages, symboles, modèles et singularités françaises, se nichent, bien sûr, les monuments. À Paris, le Panthéon, le Louvre, la Coupole, Notre-Dame, le mur des Fédérés, ont donné lieu à des études. Un grand absent dans ces quatre mille pages : le palais Brongniart. Décidée par Napoléon en 1808, inaugurée en 1826, la Bourse, temple païen aussi voyant et majestueux, avec ses colonnes corinthiennes et ses statues d'angle, que le Panthéon, cent fois mieux innervé de rêves et d'intrigues, et combien plus vital et vibrant que « l'École normale des morts », est exclue de l'imaginaire national comme du spirituel républicain. Pour central qu'il ait été, l'édifice parisien n'a pas les

honneurs du papier ni de la pesée réflexive de l'historien. Lapsus intéressant, où l'on peut voir le signe d'un *handicap de sacralité* propre aux temples de l'argent, comme d'ailleurs aux ministres du culte (y compris les Rothschild, Greenspan, Soros et autres oracles de Wall Street). Le haut clergé de cette fonction sociale stratégique n'a pas de saints ni de pape, seulement des gnomes à Zurich et des gourous à New York. Le monde rêvé de l'argent compose une mythologie dont les héros gris et friables – ceux de nos *success stories* – se passent de buste et de tableau. Des demi-dieux à vie, mais sans visage et à survie faible. Voyons là l'illustration d'un présentisme rédhibitoire. Les marchés n'ont pas de mémoire. Ni généalogie ni lignage. C'est sans doute ce qui fait du *mammonisme*, comme Ruskin avait baptisé le culte du dieu Mammon, une religion civile ratée. Tous les cultes sérieux, depuis l'aube des temps, avec ou sans Dieu, associent les morts aux vivants, raccordent le présent à des origines perdues, et retrouvées par le rite. Avec le capitalisme financier, aussi omniprésent qu'évanescent, pas de martyrologie, pas de tombeau ni de nécromancie, pas de reliques éponymes ni de dates fondatrices. La liturgie des opérations fiduciaires est proliférante, ubiquitaire, irrésistible, mais l'enveloppe de notre planète reste en Cellophane : manque d'épaisseur mythique, de résonance imaginaire et de profondeur de temps. En ce sens, le veau d'or, c'est moins grave qu'on ne croit. De ce que le crédit ait besoin d'être lui-même accrédité par une croyance venue de plus haut, le pays du *big money* nous en fournit la preuve. Les États-Unis ont sagement relié l'argent à l'Évangile, comme s'ils avaient d'avance perçu que le premier a le souffle court. Ils ont lesté, par lettres et figures, le signe monétaire d'une panoplie monothéiste – *in God we trust* – venue du fond des âges, et par frontons et péristyles les façades de Wall Street. Sans cette gravité d'emprunt, cette traite tirée sur l'histoire longue du Salut, l'idolâtrie de la richesse aurait manqué de

crédibilité et n'aurait pu tenir la route. Mammon est un dieu à béquille. Il ne peut pas voler bien loin de ses propres ailes. Un pauvre dieu, en somme.

Dieu, la nation, le corps, se sont donné une signalétique urbaine en propre : l'église, le Parlement, le stade. Ils nous en mettent plein la vue et signalent leur prééminence par un monument reconnaissable entre tous et apte à franchir les siècles et les régimes. L'argent fait un gaz trop léger, trop amorphe et volatil pour qu'il songe à se donner un visage de pierre bien identifié – les sièges de banques en marbre restent interchangeables et plus ou moins anodins. Reste à savoir si cette atonie esthétique, cette timidité architecturale, constituent un moyen d'emprise, une ruse à la Ulysse (pas vu, pas pris), ou l'aveu d'une secrète inconsistance. Quelque chose comme : « Pas besoin de vous attirer par des fioritures d'époque, des signatures tarabiscotées, je peux faire fond sur de l'indestructible : votre cupidité à tous. Aucune forme d'art, sans moi, n'aurait vu le jour, mais pour mes propres édicules je peux me contenter de formes austères et sobres. » Force est de constater que l'argent comme tel a aussi peu de style que d'odeur. Ce qui, soit dit en passant, l'empêche de se démoder. Étant de tous les temps et de tous les pays, qu'a-t-il besoin de faire les pied au mur ?

## SOCIAL SCIENCES

*Animal triste post colloquium.* Cette dépression flasque qui s'insinue en nous à l'issue du énième colloque type Unesco ou « dialogue des cultures », tourbillon de généralités molles, je ne suis sans doute pas le seul à devoir la soigner en me plongeant dans un Giono ou un Conrad, pour retrouver dans des œuvres d'imagination du précis, de l'anguleux et du ragoût, bref, du réel. J'ai tout lieu de

supposer que l'animal académique en activité, dans la force de l'âge, surmonte mieux l'indigestion du flou. Le fade raout est sa routine. Voire sa drogue. Quand on est devenu étranger au milieu universitaire, avec ses grades et ses mots de passe, on ressent à s'y retremper comme un engluement dans des sables gris et mouvants : alignement arbitraire et cocasses de *papers* débités à toute vitesse, l'œil sur la montre, où chacun y va de sa chansonnette, son dada, son créneau, sans prêter la moindre attention à ce qui s'est dit avant et peut se dire après ; enfilade cacophonique de formules machinales, sans tissu conjonctif ni foyer de sens ; plaisir légèrement obscène permis par l'abus de position dominante, quand des chercheurs réputés mais scandaleusement privés d'audience peuvent enfin, leur tour venu, micro bien en main (*and now I give the floor to...*, vient de lâcher le président de séance), montrer à un public captif et qui n'en pourra mais de quel bois précieux ils se chauffent...

Ces rhapsodies cérémonieuses faiblement nutritives, auxquelles la politesse ou l'amitié nous commandent quelquefois de céder, sont à inscrire au chapitre « rite de sociabilité ». Chaque corporation a les siens. Si le propre d'un organisme individuel et collectif est de se composer un milieu spécifique, en découpant dans le monde objectif ce dont il a besoin pour se reproduire, ces épanchements à huis-clos, pour mortellement ennuyeux qu'ils soient, constituent une preuve de vitalité professionnelle, de bonne santé de l'*Homo academicus*. Le retranchement sur elle-même de l'espèce idéante, assez imperméable à la nature propre du sujet à traiter pour pouvoir célébrer à l'identique, partout où se dresse une université, un institut, un auditorium, sans que son protocole s'altère d'un iota, me paraît souffrir d'un manque certain de ventilation. Sur ce théâtre de verbosités interchangeable et peu oxygénées, les procédures scholastiques n'ont pas

notablement progressé, sur le fond, depuis le Moyen Âge (en fait, elles se sont abîmées, vitesse et précipitation obligent) : obligation de références nominatives, étalage d'arguments d'autorité, *name dropping* doctoralement anobli. Dans cette zone jargonnable et moyenne de la pensée qu'occupe l'ordinaire des « sciences sociales », à mi-chemin entre l'édito du news magazine et le travail de la preuve, les cartes de crédit dont il faut désormais s'affubler pour être admis au Rotary du colloque s'appellent Rawls, Walzer, Tylor, Habermas, Huntington, Arendt, un zest de Ricœur. Il y a cinquante ans d'ici, années 60, c'était Gramsci, Freud, Marx (les *Manuscrits de 1844*), Feuerbach, Rosa Luxemburg. La *disputatio* sorbonnarde mettait alors aux prises *réformistes* et *révolutionnaires*, comme elle oppose aujourd'hui *libéraux* et *communitariens*. Le vent d'Ouest a terrassé le vent d'Est, l'Europe s'est déportée en Amérique : tout ce qui n'a pas été peu ou prou accueilli et avalisé par le magistère anglo-saxon est réputé nul et non avenu. Les auteurs obligatoires dans notre microcosme sont aux idées dominantes du milieu ce que les airs populaires qu'on siffle sur les trottoirs sont à l'humeur de la rue. Et de même que toute l'insouciance de l'avant-guerre français se chantonnait à merveille chez Tino Rossi, Maurice Chevalier ou Suzy Solidor, de même que le yé-yé avait mis par avance 68 en chansons, notre chapelet d'autorités ésotériques traduit avec candeur le temps qu'il fait au-dehors, les durs rapports de forces d'aujourd'hui, entre les puissants et les autres. Et le zozo qui se mêle d'introduire dans cette musique d'ambiance passe-partout une citation de Pascal, des *Études philosophiques* de Balzac ou du Valéry, auteurs sans autorité, littérateurs peu sérieux, passera auprès de ses pairs pour un retardé mental, insortable indigène.



À vrai dire, il ne sera pas plus compris de l'auditoire que s'il parlait zoulou, et j'ai vu les traductrices en cabine s'agiter comme des noyées, à l'instant de traduire des formules classiques d'une inintelligible limpidité auxquelles j'eus le tort de recourir. La langue de communication dans ces enceintes amovibles ne compte pas plus que cinq cents mots – en *ité* et en *isme*. Ce dénominateur commun terminologique, petite monnaie de la mondialisation du débat d'idées, resserre paradoxalement l'éventail et l'ouverture de compas d'une intelligentsia d'autant plus étriquée que mondialisée, dressée aux normes hégémoniques en sorte qu'elle se sente partout chez elle, où qu'elle fasse escale. Un *pidgin english* qui n'a d'anglais que le nom lui sert de *koinè*, et on s'en va entonnant les mêmes refrains sur la démocratie et les droits de l'homme avec le même bombement de torse et les mêmes *starting jokes*, de Harvard à Buenos Aires, de Paris à Pékin, de Berlin à Tokyo. Le moi-je magistral exclue, d'une voix de stentor (la qualité de l'organe ne contribue pas peu à l'importance du propos), tout ce qui pourrait s'apparenter à la chose vue, à l'anecdote, au souvenir où à une réflexion personnelle, à compte d'auteur. D'où l'invincible bâillement que m'inspire le colloque hebdomadaire entre intellos, comme chaque fois qu'à un savoir livresque ne viennent pas se mêler quelques *connaissances d'expérience*, pour relever l'insipide du leitmotiv.

L'ennuyeux, avec les professionnels de la ligne juste, c'est qu'à force de répondre à un problème en recourant à une doctrine ils ne voient plus d'autres problèmes que ceux posés par telle ou telle doctrine en vogue. Ce bornage vaut étanchéité. Et explique la pauvre mine que font dedans ces lices postmodernes les sujets de prédilection du médiologue, homme de peine ou femme de peu, toujours prêts à rabaisser le débat. L'automobile, le vélo, le papier, l'ampoule

électrique, la route asphaltée, présentent ce handicap rédhibitoire que ni Kant, ni Heidegger, ni Simone Weil, ni Durkheim, ni Raymond Aron, n'en soufflent mot dans leurs œuvres de référence. Aucun auteur sérieux n'ayant dit ce qu'il fallait en penser, ce ne sont pas des choses à considérer, dignes d'exégèse. Ce ne sont que des futilités, des matérialités, et le benêt qui s'en soucie dégringole dans les bas-côtés de la profession, dans le fossé de ces mornes et uniformes autoroutes à péage que sont devenues sociologie, sémiologie, sciences politiques, etc.

Avouons que les économistes – comme, pour d'autres raisons, les juristes – échappent à ces hauteurs béantes et bégayantes. Les chiffres ont leurs contraintes propres, et l'on ne peut pas se contenter d'idées vagues ou de citations valorisantes pour traiter d'un taux de change, du pouvoir d'achat, de l'inflation ou d'une crise des liquidités. Aux prises, malgré qu'ils en aient, avec le concret des choses et de la vie des gens, les rencontres d'économistes et analystes financiers me semblent beaucoup moins anodines et fastidieuses, même si je ne comprends pas bien leur jargon. Je ne sais pas si l'économie politique est une science, mais j'observe qu'un économiste peut affronter le principe de réalité, devenir un homme d'action, ayant part aux décisions d'un gouvernement, ce qui est rarement le lot, si je ne me trompe, des sociologues, affectés au ministère de la parole et à des tribuns sans risques, universitaire et journalistique.

Sous l'angle médiologique, le théâtre en rond du colloque universitaire – estampillé « sciences sociales » – ne serait pas loin de me faire regretter le salon du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou le cercle du XIX<sup>e</sup>. À égale distance de la *communication*, où un chercheur expose un résultat devant des hommes de science pour accroître un stock de connaissances disciplinaires, et de l'*intervention*, où un docteur brode

sur un canevas d'actualité pour se positionner sur l'échiquier des *ismes* devant un parterre de rivaux-compères, l'âge affûté de la conversation faisait un juste milieu entre la rigueur du spécialiste et le blabla du généraliste. Je ne suis plus loin de penser que ce qui manque le plus, dans nos échanges domestiques et endogamiques, c'est la présence parmi nous de *gens du monde*, aux deux sens rafraîchissants du mot : le monde extérieur et la bonne société ; la rugueuse réalité et l'élégance d'esprit. Ces faux frères ennemis, qu'on a tort d'opposer, arrivent main dans la main dans la vie intellectuelle, et s'esbignent de conserve.

## LATINITUDE

Chacun a ses souvenirs de Papa Césaire, les miens n'ont rien d'extraordinaire. Ils passent par Haïti, dont le sort continua jusqu'au bout d'interpeller l'auteur de *La Tragédie du roi Christophe* (découvert incidemment, au cours d'échanges avec lui sur la situation haïtienne lors d'une escale en Martinique, que j'habite à Paris à l'adresse et dans l'appartement qui furent les siens après guerre, du temps où il était député communiste). Il est réjouissant de voir un insolent assez abscons, et si peu lu (ses tirages témoignent), encensé par tout notre establishment, qui le découvre à l'occasion de ses funérailles, et en particulier par nos officiels – le *Discours sur le colonialisme* n'a pas dû traîner sur leur table de chevet. Ils connaissaient le député-maire de Fort-de-France. En général, l'engagement politique plombe les écrivains, qui coulent avec leur circonstance, sitôt après leur mort. Il a sauvé de l'oubli Aimé Césaire, poète pour *happy few* : exception à saluer. Et le mot de *négritude* lui servira longtemps de bouée, au grand éveilleur d'insolite. Tant mieux.

Je profite des remous suscités par sa disparition pour proposer, sans grand succès, à mon ami brésilien, l'excellent Candido Mendez, président de l'Académie de la latinité, de remplacer ce dernier mot par le néologisme de *latinitude*, qui ferait un digne second, sinon un honorable successeur. Il y a quelque chose de dur, de fermé et de colonial dans *latinité*. On pense à l'Empire romain, aux royaumes latins de Jérusalem, aux lubies de Napoléon III, qui justifia sa grotesque expédition au Mexique au nom d'on ne sait quelle alliance latine (comme nous envoyons nos troupes en Afghanistan au nom de l'Alliance atlantique... avec la même intelligence), aux gesticulations mussoliniennes. Cadre suranné, et trop étroit. La négritude déborde les limites du monde africain, où elle prend cependant sa source. Elle englobe les Antilles, l'Amérique caraïbe et du Sud, l'océan Indien. De même, une *latinitude* déborderait le bidet méditerranéen, son berceau, pour englober aussi bien l'Amérique latine, le Maghreb et les pourtours orientaux du *mare nostrum*.

Ne sommes-nous pas devenus, nous Latins, les nègres du système pan-atlantique triomphant ? Des Blancs déchus, des coloniaux colonisés, qui n'avons plus le choix qu'entre singer nos maîtres pour essayer d'en être (à la façon d'un Berlusconi) ou faire les pitres sous notre tente d'assistés culturels, pour divertir le touriste, et qu'on somme, sitôt sorti du musée ou de la réserve, de parler blanc, comme on dit *speak white* aux Québécois ou aux Chicanos ? Qui viendra rendre, avec notre dignité, leur air de famille à nos communautés humiliées de par le monde ? « Mais où est le nègre dans tout ça ? » demandait Césaire. Il ne voulait pas de racisme noir, seulement garder, assumer, montrer sa personnalité, tout en restant, avec le Blanc, « dans le respect mutuel ». Et où est passé le Latin dans notre nouveau tout ça ? Et pourquoi toujours respecter sans l'être soi-même ?

Traits distinctifs du lascar : éminence de la langue, de l'art oratoire et des humanités, piliers d'institutions publiques et honorées ; centralité civique du forum, de l'agora, qui ne saurait se dissoudre dans ni se subordonner au comptoir (« la politique de la France ne se fait pas à la corbeille ») ; refus de l'uniformité et, plus que du *multi-*, goût de l'*inter-* et du *dia-culturel* ; une exigence quasi physique de profondeur de temps, et l'aptitude à faire travailler les héritages les plus divers (le passé n'est pas une rente) ; une certaine capacité à mettre la personne en dialogue avec sa communauté, et vice versa. Sans méconnaître le fait et souvent le bienfait des frontières, la latinitude serait transfrontalière, virale et transversale, transreligieuse et transethnique, multilingue. Elle invite langues et religions à ne pas se contenter de ce qu'elles sont, à ne pas se regarder dans la glace, mais à circuler, à se mettre en danger. Elle réclame partout l'intrusion de l'autre dans le même. Contre l'Europe-bastion, l'Amérique-forteresse, l'Islam-machine de guerre.

Un suffixe en *ude* a sa modestie. Ici, à Bruxelles, dit le recteur de l'université de Louvain, on ne veut pas de belgité, on préfère la belgitude. Modestie rouée d'une « vaillante petite nation ». Contournement narquois de l'arrogance des grandes. Subtile aération des identités. *Latinitude* : non un dispositif institutionnel, une disposition d'esprit. Un ami de Candido m'a rétorqué : « Mais pour nous, la latinité, c'est beaucoup plus qu'une esthétique. » J'aurais pu lui répondre : « Sauvegarder un certain style de vie et de pensée ne serait déjà pas si mal. Pour qui n'a plus les moyens de l'empire, et de la grande identité modèle, retourner en positif ce que le terme " latin " a de péjoratif – comme Césaire et Senghor l'ont fait avec " nègre " – ne serait pas la pire des stratégies de résistance. »

## FARCEUSE POSTÉRITÉ

Un ami italien m'apporte le livre de Maurizio Serra, *Les Frères séparés*, « Aragon, Drieu la Rochelle et Malraux face à l'histoire ». J'y apprend qu'en Italie, peut-être pour de mauvaises raisons, le plus connu du trio est Drieu. Son absence en couverture eût même compromis la vente, modeste, du bouquin, étant donné que les deux autres sont quasi inconnus au bataillon. Pourquoi ? Drieu s'est suicidé, et le suicide paye. Il en va de même pour Mishima, qui a inventé le suicide parfait, audiovisuel et en direct. Le romantisme fasciste, par ailleurs, est une vieille connaissance outre-alpine. Mais surtout, Drieu, c'est Maurice Ronet dans *Le Feu follet* de Louis Malle, un succès commercial qui a laissé des souvenirs dans la péninsule. J'avais oublié qu'Aragon et Malraux n'ont jamais inspiré un grand film de fiction. Le littéraire Drieu est devenu là-bas un mythe, la cinéphilie aidant, sans avoir à passer par la case littérature, passage périlleux et qui sera bientôt, pour un écrivain, facultatif. La postérité de l'écrivain dépendra de moins et moins de ses écrits, mais de la place qu'il occupe ou non sur les écrans. Le médium d'avant tire sa reconnaissance du médium d'après. Réflexion égoïste : cela ne me paraît pas une bonne nouvelle.

Mais voilà qui rappelle au moins ce qu'il y a d'ingouvernable dans l'image posthume. Si Zola était mort en 1891, après la publication de *L'Argent* et avant l'affaire Dreyfus, nos manuels de littérature l'inscriraient sans coup férir dans la colonne « antisémites », à côté de Toussenel et de Drumont. Avec son banquier Gundermann, « maître du monde », et son personnage de Busch, exemple de « la juiverie malpropre » (« ignoble vampire » et « flair

de hyène »), il ne ferait pas mauvaise figure, comme le Maupassant de *Mont-Oriol*, dans une anthologie du nauséabond dix-neuviémiste.

### CONTAGION TOUS AZIMUTS

« Le modèle boursier de la valeur ». Je ne choisis pas la plus belle, mais celle dont je pense que les autres l'estimeront être la plus belle. Je veux être le premier à anticiper ce que les autres anticiperont. Ce nouveau régime de sens, court-termiste et moutonnier, a peu à peu gagné – gangrené ? – la plupart de nos jugements de valeur. Il consiste à apprécier les œuvres, les conduites, les idées, les personnes, non selon ce que nous croyons qu'elles sont, d'après notre table personnelle, mais d'après ce que nous croyons qu'on peut ou va en croire. On écoute le public avant de s'écouter soi-même. Toute musique ne vaut plus que par sa résonance. La valeur s'estime à sa circulation.

Avec le coulage du référent-or, tout s'est mis à l'horizontale. On est passé d'un équilibre stable, fondé sur un socle amont, un postulat incontesté, à un monde d'évaluation minutée, révocable à tout instant. Sur quoi faire fond pour une quelconque économie critique ? « C'est super, c'est nul, c'est réussi, c'est raté », soit, mais demandons par rapport à quel critère, quel système d'appréciation communément accepté. Quelle règle ? « Qu'est-ce qui vous autorise à bien ou mal noter ? » Le *on*. Le sondage. Le chiffre. D'où l'évanescence de la critique littéraire, théâtrale, cinématographique, dans nos journaux, et le remplacement de l'évaluation de l'œuvre par l'interview de la personne (auteur, metteur en scène, réalisateur, acteur, « à chacun sa vérité »), avec, en chapeau, le nombre d'entrées, le tirage, les bénéfices, etc. Le résultat marketing est le dernier

palmarès qui vaille. Mais comme notre ultime planche de salut est une planche pourrie, qui peut couler d'un instant à l'autre, le cynisme boursicotier s'en va plonger, *in fine*, dans un nihilisme qui ne dit pas son nom. Rien ne vaut par soi, ni au-delà de l'instant t de sa cotation. Traduction : rien d'autre ne vaut que le « ça va ça vient ». Et on finit, tel le trader ou le courtier dans la salle de marché, l'œil fixé, sa vie durant, sur la bande passante des chiffres sur l'écran médiumnique. En état d'hypnose. Somnambule, gavé d'informations, et privé de sens.

Les individus-phares sont notés chaque semaine dans nos magazines « en hausse » ou « en baisse ». C'est la Bourse des âmes. En vieux chrétien, qui sait ou veut croire que les derniers d'aujourd'hui seront les premiers de demain, chacun sa martingale, j'achète à la baisse. C'est ma façon de spéculer. Je n'ai pas à m'en plaindre.

## L'ÂGE D'OR

Plaisir de redécouvrir combien les miroitements du passé peuvent libérer d'avenir. Un ami bolivien me relate les derniers soulèvements de la race de bronze, délestée par le Conquistador de ses pectoraux d'or mat et massif mais non de ses mythes d'origine, ainsi que le formidable ressort mobilisateur qu'ont trouvé les actuels leaders indigénistes de l'*altiplano*, Quispe et Evo Morales, dans les légendes de l'empire inca, tel le *ayllu* (la communauté agraire) et les rébellions du XVIII<sup>e</sup> siècle contre l'Espagnol, comme le supplice de Tupaj-Katari. C'est un *revival* inca que cette révolution andine, aiguillonnée par « le souvenir qui reconstruit et simplifie ». Peu importe si les beaux jours dont on bénit l'aurore ont existé ou non. C'est la rémanence de lointains fabuleux qui



permet à présent la trouée. En l'écoutant, l'idée m'est venue que la guérilla du Che a échoué, au fond, pour n'avoir pas été assez précolombienne. Artisans quechua, *cocaleros* aymara, paysans guarani ont regardé de loin, bras croisés, un mouvement armé qui leur semblait tombé de la lune, faute d'avoir germé dans les tréfonds de la Pacha Mama, la terre nourricière des ancêtres. On avait trop d'anticipations, et guère de réminiscences. Ce fut fatal.

C'est là une règle d'action partout attestée, en Russie, en France, aux Amériques. Une révolution est toujours une mémoire faite prophétie, pour le pire et pour le meilleur ; et le révolutionnaire, un *activiste mélancolique*, dont le caractère propre se nomme secondarité. Il remâche, rumine une fable pour d'autres vétuste, voire ridicule, avec la honte d'être arrivé trop tard dans un monde trop vieux, qui a dérogé, et plus grand est le retard de son imaginaire sur sa réalité contemporaine, plus grand et réel sera le bond en avant effectué. Robespierre veut faire aussi bien que les Gracques, et Saint-Just ressent Sparte (où l'on ne battait pas monnaie, contrairement à Athènes) comme une concurrence à rattraper. 1848 veut répéter 1793 en mieux. Et les barricades de Mai 68 rêvaient d'un *remake* d'août 44. Distinguons bien, au sein de l'espèce nostalgique, le type Jaurès du type Chateaubriand. Le premier enrôle le passé dans la traque d'un futur encore plus beau, le second fait l'inverse. Le révolu est pour l'aristocrate motif à déploration, et pour le plébéien, réveille-matin. Reste que le caractère primaire identifie le conservateur d'aujourd'hui, réactif, impatient et zappeur, désenvoûté des grands hommes humiliants, et tout fier d'être le premier à faire ceci ou cela. C'est un modernisateur sans l'émulation du rétroviseur, que le souvenir majeur n'émeut pas, ni ne stimule. Force est de reconnaître que l'immédiateté et les facilités d'accès de l'ère numérique, avec

ses flashes, ses mails, ses SMS et ses portables, nourrissent et légitiment comme jamais ce que la caractérologie appelle le tempérament primaire. Lessivage des chronologies, pathos de l'innovation, chantage à la rupture : l'époque est technologiquement et spirituellement conservatrice – et ce n'est pas notre nouvelle économie bougiste et volatile et hystérique, enivrée de vitesse, qui redonnera à nos contemporains l'instinct, la passion, la calme certitude des longues durées.

Mauvais temps pour le progressisme en Occident, tant il se vérifie que « l'oubli du passé est mortel au progrès ». Ce qui me navre le plus dans le recroquevillement du temps historique utile et nos horizons de mémoire en peau de chagrin, c'est le peu d'espace que l'omniprésence du présent laisse à la démangeaison prophétique, et à son corollaire, l'envie du grand Soir. Pour les gamins de vingt ans, l'idée qu'un texte vieux de cinquante ans puisse directement les concerner apparaît saugrenue ; remonter à l'avant-guerre relève à leurs yeux d'une démarche de préhistorien, et quand on leur parle du Front populaire on a l'impression de les conduire à Lascaux. Je n'ai jamais pu convaincre personne que le rituel reproche d'archaïsme était lui-même un archaïsme, disons : un signe de progressisme retardataire, un futurisme digne de la Belle Époque, aussi vieillot, finalement, que le plan Voisin de Le Corbusier, qui, au début des années 20, projetait de raser Paris pour le moderniser, en ne laissant debout que deux ou trois buttes témoins, comme Notre-Dame et l'Arc de triomphe. J'ai beau avoir conscience que le rendement moyen d'une production imprimée, mesuré au volume des changements de mentalité qu'elle peut ou non susciter dans ses alentours, est de l'ordre du un pour mille (un taux moyen probablement invariable), n'avoir pu faire reculer d'un millimètre,

je ne dis pas même dans le public éclairé mais chez les mentors qui donnent le ton, les poncifs ostensiblement modernistes et secrètement réactionnaires sur le « passéisme des pleureuses rétrogrades », etc., m'inspire une certaine amertume. Peut-être devrait-on s'entraîner, nous autres, gens du livre, dès notre première page d'écriture, à pisser dans un violon, inutiles Cassandre, et ensuite partir sur la pointe des pieds, la vessie soulagée, sans attendre son reste, sans espérer l'écho.